

Une critique de *Lovita broie ses couleurs* de Nicole Giroud par Sandrine Lyonnard de la revue *Le Crochet de la Cédille*.

Fragmentations

Lovita, femme-enfant au passé trouble, née de mère quechua et d'un père absent puis disparu, jette sur des toiles les couleurs fragmentées de sa vie. Peintre de génie, découverte sur les pavés parisiens par une galeriste à l'œil averti, Martha (obèse tonitruante, fragile dans sa rondeur), Lovita vit grâce à la pulsion sexuelle, pulsion de mort écartelée qu'elle projette en peinture. Violée à seize ans, mère involontaire d'un petit Martin – né le onze Novembre, la Saint Martin – Lovita se débat entre la nécessité rageuse de peindre, les souvenirs obsédants d'une enfance martyr, et la présence de cet enfant de huit ans, son fils, qu'elle ne sait comment rejoindre et élever.

Le trio grandguignolesque Martin-Martha-Lovita forme une famille, sans père, sans homme, en quête d'une identité que la filiation n'a pas donnée. Ce sont toutes les femmes d'une lignée d'ancêtres indiens qui hantent les toiles de Lovita. C'est une mère ogresse de perfection, lointaine et indifférente, qui tue Martha à coup de sucreries. C'est ce nom dû au hasard, Martin, et le besoin de se créer un père qui épuisent le petit garçon qui voudrait être normal. Et l'on découvre, au fil des pages, l'écriture tendre de la féminité, auréolée de tout le sang que les femmes donnent pour la vie. On veut retirer Martin à Lovita la mauvaise mère. Martha qui s'est prise d'un amour passionné pour le gamin se débat pour sauver l'équilibre du trio. Il faut que Lovita suive une psychanalyse.

Elle se croit forte, Lovita la séductrice, la sylphide des nuits en cuissarde, le génie de la fragmentation picturale. Elle y va, dans ce cabinet blanc tout blanc, croyant exercer son pouvoir sur l'ethnopsychiatre que Martha a dégotée. Mais voilà, l'ethnopsychiatre aurait-elle des dispositions chamaniques ? De séance en séance, Lovita revit son enfance, d'abord heureuse dans une grande maison au bord de la mer, puis ardue quand le père abandonne ses Indiennes. Prostitution de la mère pour survivre, la mère folle qui ne sait que chanter. Puis le viol, le départ. Les interrogations identitaires, la découverte de soi. Dans cette aventure introspective, on découvre peu à peu la signification des femmes écartelées que peint Lovita.

L'histoire en soi est simple: on assiste à une tranche de vie dans une famille au passé souffrant. Le personnage de Lovita dans ses contradictions est touchant, éclairé par les personnages secondaires absents (la mère, le père) et ceux qui sont présents (Martha, Martin, la psychanalyste, Antoine). C'est à la fois une réflexion sur la création artistique et l'identité, que ce soit celle de l'artiste ou de la femme. La question est: d'où venons-nous, pourquoi est-ce si important de le savoir ? La façon dont l'auteur s'empare de ce sujet relativement classique est originale, pleine de sensibilité et de justesse: on sent véritablement les personnages exister.

Le roman est bien mené, on ne le lâche pas, on a envie de savoir, et la fin toute en suggestion laisse au lecteur la possibilité de comprendre ou non. Les séances chez la psychanalyste dévoilent petit à petit les dessous biographiques de Lovita, les moments enfouis, cachés, les drames, mais on sent encore un non-dit, quelque chose qui ne nous est pas dévoilé. Cette manière de laisser l'essentiel inviolé (justement !) est une belle réussite, qui ajoute au mystère déjà omniprésent de la peinture et du pouvoir de « sorcière » de l'héroïne.